Par Gonzague d'Été

La Morvandelle et le Poète

par Anatole Demagny (adaptation et commentaires de Gonzague d'Eté) Scènes villageoises éditées par la Librairie-Papeterie Étienne Guillerault à NEVERS (la première édition date de 1886 et la deuxième de 1906 : entre les deux, édition Luguet à Château-Chinon en 1898).[1]

Anatole DEMAGNY contemporain de GAUTRON du COUDRAY, fait chanter en nous le passé du Morvan. Le livre qui n'a que trente-neuf pages et qui fut peut-être le seul de l'auteur commence par la description de la jeune morvandelle courtisée par un jeune *rapin* (artiste peintre). L'incompréhension est déjà flagrante. Du langage précieux et enflammé du jeune homme, la jeune Morvandelle n'en saisit que les mots qui se rapportent à sa condition. L'idylle se termine par un quiproquo fâcheux. À l'amoureux empressé qui offre des fleurs, la jeune fille agacée répond sèchement : *" I n'veux ran ! Laichez-moi ! "*. Au lieu de " laissez-moi ", l'homme a compris " léchez-moi ".

On croit déceler chez l'auteur du livre un dédain à l'égard de l'âme primitive de la jeune fille. Anatole DEMAGNY poursuit avec la même verve au chapitre de la jeune femme. J'ignore le but de sa démonstration, mais je gage qu'il finira par donner raison à la *morvandelle.*

Le jeune homme, loin de rester sur un échec, entreprend de séduire une autre jouvencelle. Il jette son dévolu sur celle qui lui paraît la plus belle. " Grande, svelte, avec des traits gracieux, des cheveux fins d'un blond cendré, des yeux d'azur ; montrant à chaque sourire, une double rangée d'ivoire et de corail… La douce créature n'avait pour son amoureux que des inflexions caressantes et des airs langoureux et penchés ". Le poète décide de l'épouser. Le père voit un bon parti pour sa fille. Accordailles, fiançailles, mariage se succèdent rapidement.

Hélas ! C'était sans compter sur les *empitreuses* [2] (les commères) qui après des petites *laudes* (louanges) sur le jeune marié, prodiguèrent à la trop crédule épousée force conseils et, parmi eux, le plus cruel : " Il t'aime ! Il t'aime ! Ne lui accorde pas tout ce qu'il voudrait d'un seul coup. Fais la difficile ". Voici le dialogue quasi intégral [3] qui s'ensuivit alors que le mari trouvait sa femme distante et trop préoccupée par le travail de la ferme.

– Viens donc au moins te reposer un instant auprès de moi, ma chérie.
– Tu m'embêtes, tu n'penses qu'é betteries.
Tu m'ennuies, tu ne penses qu'aux futilités.

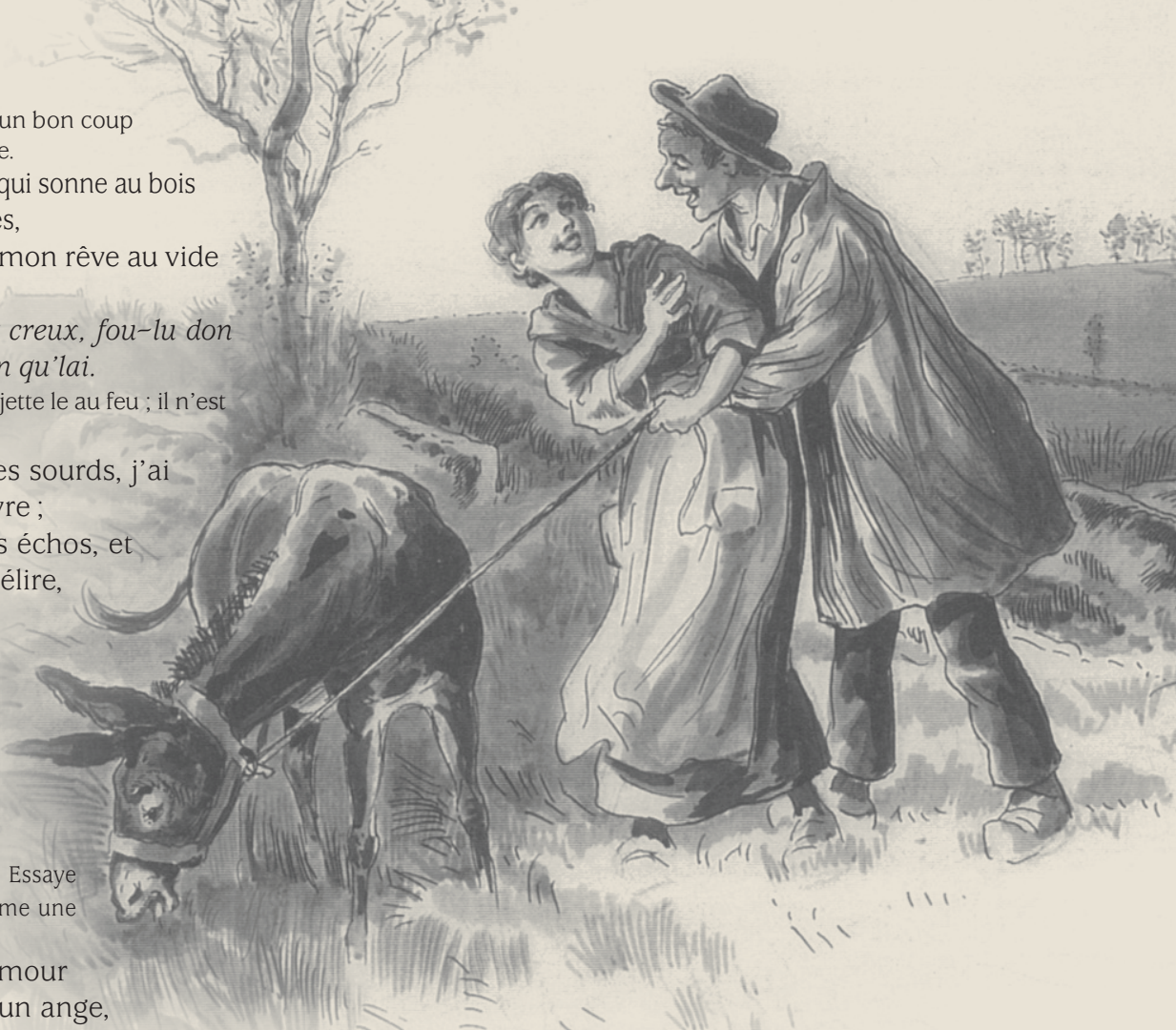
– (sur un air populaire) Le soleil dans une heure va quitter l'horizon :
Tu vois bien que j'en pleure, viens donc, mais viens donc !

– (sur trois notes aiguës) *J' t'emmène*
(abréviation d'un mot rabelaisien dont la traduction est aussi difficile qu'inutile)
– Je t'aime plus qu'Adam et Ève
N'aimaient l'Eden délicieux
Qu'un poète n'aime son rêve,
Qu'un chérubin n'aime les cieux !
– *J'ainm'ros bein mieux qu'talleux fai toter nout' viau.*
J'aimerais bien mieux que tu ailles faire téter notre veau.
– Quand vient minuit, l'heure entière
Je suis seul dans mon abandon
Mon cœur ne sait qu'une prière
Et sa prière, c'est ton nom !
– *Y sas bein c'que t'vouros, mâteigne ! mâs, vé don bein mieux t'couisser, pou t'révoyer d'boune heue demaigne.*
Je sais bien ce que tu voudrais, mâtin ! Mais va donc bien mieux te coucher, pour te réveiller de bonne heure demain.
– Auriez–vous, belle enfant, jeté par la bruyère
Quelque tendre pensée ou quelque doux soupir ?
Quand j'y rêve le soir, un enivrant zéphyr
Murmure votre nom, ainsi qu'une prière.
– *Guiab' me peurn' si o nost pas sorcier, d'môler les peurielles lai–d'dans.*
Le diable me prenne, s'il n'est pas sorcier, de mêler les prières là–dedans.
– Ils vont à vous, mes vers, Madame,
Sous un souffle mystérieux,
Comme l'amour vole à votre âme,
Comme votre âme vole aux cieux !
– *Vole,vole… Tu m'prend don pou ine ouasse !*
Vole, vole… Tu me prends donc pour une pie (pourquoi pas grièche ?)
– Enfant, toi qui réponds au doux nom de Marie…
– *Y t' répondros bein aut' choue, si v'los.*
Je te répondrais bien autre chose, si je voulais.
– Ange, à qui je rêvais des ailes repliées…
– *C'ost pourtant quand j'eurleuve mes moinzes pour pan ner lé agements !*
C'est pourtant quand je retrousse mes manches pour laver la vaisselle.
– Le myrte du bonheur peut tomber de ta main…

– *Prends bein gard' qui n'ramasse pas ine houssine.*
Prends bien garde que je ne ramasse pas une houssine (baguette).
– Oh ! quand je dors, viens auprès de ma couche,
Comme à Pétrarque apparaissait Lara,
Et qu'en passant ton haleine me touche,
Soudain ma bouche te sourira. (Victor Hugo)
– *Oui, surtout quand j'ai m'zé de l'ail.*
Oui, surtout quand j'ai mangé de l'ail.
– Puis sur ma lèvre où voltige une flamme,
Eclair d'amour que Dieu même épura,
Pose un baiser et d'ange deviens femme,
Soudain mon âme
Rayonnera ;
– *Toun âne ! tu f'ros bein mieux d'lai pren pou rayouner nous pois !*
Ton âne ! tu ferais bien mieux de l'atteler pour rayonner nos pois !
– Dis moi, souvent : je t'aime, avec ce peu de mots,
– La bouche d'une femme a guéri bien des maux.
– *Tu m'embêt's : y t'diros bein plutôt m…*
Tu m'ennuies : " je te dirais bien plutôt m… "

La morvandelle passa vivement dans sa chambre. Avant de faire sa prière du soir, elle ne put s'empêcher de regarder le bouquet de myosotis intentionnellement déposé sur la table. Entrebâillant la porte mal fermée et voyant sa femme à genoux, le poète se risqua :
– " Oh ! ne m'oubliez pas dans la douce prière
Qu'au Père des humains vous adressez ce soir !
Quand vous contemplerez cette fleur printanière,
Oh ! Ne m'oubliez pas, mon ange, mon espoir !
Vous, de ma poésie,
La compagne choisie,
Puisque mon cœur s'attache à chacun de vos pas,
Oh ! Ne m'oubliez pas ! Oh ! Ne m'oubliez pas !
– *O mon Dieu, mon Dieu, y n'va–t–il pas m'fout' la paix ! Tout le monde y sot bein qu'tu m'suis partout, coume un cien.*
O mon Dieu, mon Dieu, ne va–t–il pas me donner la paix ! Tout le monde sait bien qu'il me suit partout, comme un chien !
– Moi, j'enverrai pour toi, sur la lyre enflammée,
Comme un chant de poète, une prière aux cieux.
– *Te f'ros bein mieux d'envier ine lett' à mon pée, pou qu'a venat cuer nout' coissot ! Pourt' toi bein. "*
Tu ferais bien mieux d'envoyer une lettre à mon père pour l'inviter à venir tuer notre cochon. Porte–toi bien !

Désespéré, le poète prit alors sa guitare et se mit à chanter :
– " Si tu voulais donner ton âme,
– dans un voluptueux soupir.
I t'dounn'ros bein un bon coup d'poing chu lai gueule



Je te donnerais bien un bon coup
de poing sur la figure.

– Et comme un air qui sonne au bois
creux des guitares,
J'ai fait chanter mon rêve au vide
de ton cœur.

– Chi ton bois ost creux, fou-lu don au feu, ô n'ost bon qu'lai.

Si ton bois est creux, jette le au feu ; il n'est bon qu'à cela.

– Dans le pays des sourds, j'ai
promené ma lyre ;
J'ai chanté sans échos, et
pris d'un noir délire,
J'ai brisé mon
luth, puis de
l'ivoire sacré,
J'ai jeté les
débris au
vent… et j'ai
pleuré !

(Hégésippe Moreau) Essaye donc de pleurer comme une bête.

– J'avais rêvé l'amour
d'une vierge, d'un ange,
D'une enfant comme toi, naïve et pure encor ;
Dans un de ces moments d'illusion étrange,
Moi, j'avais enfermé dans mon cœur ce trésor.

– T'os pas pro d'en avoir eingne, un trésor, feignant d'exquemié !

Tu n'es pas près d'en avoir un, un trésor, fainéant d'excommunié !

– Malheur à moi, qui n'ai rien sur la terre,
Rien qu'un cœur pour aimer, pour pleurer, pour souffrir,
À moi qui ne suis rien qu'un humble prolétaire,
Qu'un artisan soumis au joug de la misère,
Qu'un plébéien qui passe…et qui doit s'abstenir !

– Eh bein, chi t'eppeuriendes lè misère, trévège don, aumal. Pendiment qu'tu guerlotes, tu n'fas ran, chameau !

Eh bien, si tu crains la misère, travaille donc, possédé ! Pendant que tu grelottes (métaphore : parler sans cesse, comme le grelot agité), tu ne fais rien chameau !

Nota. – Les mots exqueumié (excommunié), aumal (possédé), les possédés ou épileptiques tombant du haut mal, sont des restes du vocabulaire usité au temps des guerres de religion. On attache encore à ces mots, en Morvand, l'idée d'une injure suprême, presque une malédiction.

– Hélas ! garder en vain, comme une fleur fanée,
Un amour, un doux rêve, un souvenir chéri,
Et lorsque l'espérance est toute abandonnée,
Sentir le froid qui tombe en son âme inclinée,
Avoir, avant trente ans, le cœur vide et flétri…

– Oui-dà, t'es frais ?… I n'as pas chu saud qu'au midi.

Oui-dà, tu as froid ? Il ne fait pas aussi chaud qu'à midi.

– Hélas ! tout est fini, l'illusion est morte,
Et le rêve fait place à la réalité ;
L'espoir s'envole et meurt sous le vent qui l'emporte,
Et, bien avant le soir, je dois fermer ma porte,
Au rayon de soleil que Dieu m'avait jeté !

– T'es râjon, teins, frome don lé porte, qui j'ailains nous couisser ;

Tu as raison, tiens ; ferme donc la porte pour que nous allions nous coucher .

– Les dieux de mon passé, reniés tour à tour,
Ont vu de leurs autels s'éloigner la prière,
Et des vents froids, gonflés d'orageuse poussière,
Ont éteint dans mon cœur la lampe de l'amour.

– Allons, étoins lai lampe, a peu n'dis pu ran ! "

Allons, éteins la lampe et puis ne dis plus rien !

– " Ici tombe le rideau… le rideau de l'alcôve ! "

---

1. Renseignements recueillis auprès de la bibliothèque municipale de Nevers et de la bibliothèque de l'Académie du Morvan à Château-Chinon.
2. *L'Carnet du Ménétrier* (Bulletin de liaison de l'U.G.M.M.) a retranscrit le discours des vieilles sorcières dans son n° 13. Saulieu. Deuxième semestre 2002.
3. Toutes les traductions sont de Anatole DEMAGNY